LES LIVRES

Tao Te king, le Livre de la Voie et de la Vertu, traduction et commentaire spirituel de Claude LARRE (Desclée de Brouwer, Paris, 1977).

Le P. Claude Larre ne nous convaincra pas tout à fait du bien-fondé de l'insertion de son beau livre dans une collection vouée, par la Compagnie de Jésus, à la spiritualité chrétienne. Les citations, les allusions évangéliques qui servent ici et là d'alibi à cette adoption, sont en porte-à-faux. Mais nous ne sommes pas — Dieu merci ! — de ceux *« qui ont une idée du Christianisme et du Taoïsme qui les fasse inconciliables »* : c'est le *plan* où l'on prétend établir cette conciliation qui nous paraît mal défini.

Cette réserve préalable étant exprimée, on n'en sera que plus à l'aise pour apprécier la qualité de ces formules : *« ... ce qui existe vraiment n'a besoin que de lumière pour apparaître. Il n'y a que ce qui n'existe pas qui ait besoin de preuve et de démonstration. L'illumination tient le rôle principal... »* Le *Lao-tseu*, lit-on encore, *« est un reflet très pur de l'ordre transcendantal du monde »*. Le P. Larre est un peu moins convaincant lorsqu'il assure avec chaleur que le Taoïsme est *« l'une des formes les plus achevées de la spiritualité naturelle de l'homme »*, et le *Tao Te king* un *« traité de mystique naturelle »* : qu'est-ce que cette spiritualité, que cette mystique « naturelles » ? L'équivoque ici refait surface. D'une façon générale pourtant, le commentaire tout autant que la traduction font preuve d'une très remarquable *« aptitude à comprendre le discours chinois sans le ramener involontairement à son mode instinctif de penser »* : ils sont l'œuvre à la fois, c'est vrai, d'un sinologue imprégné de la réalité chinoise, d'un familier de l'exercice spirituel, et d'un artisan du langage. En dépit de quelques variantes textuelles et de quelques nuances d'expression, nous avouons nombre d'affinités secrètes — et parfois jusqu'au mot-à-mot — avec ce texte précis et lapidaire, même s'il se satisfait occasionnellement de raccourcis pour notre goût excessifs. Le dilemme est en effet constant entre restituer la brièveté de l'expression monosyllabique, et en expliciter le contenu par la paraphrase. Qu'on ne s'y trompe pas : aucun moyen terme ne sera jamais pleinement satisfaisant. Bien sûr, nul ne peut prétendre épuiser le commentaire d'un texte

par essence inépuisable ; mais on trouve en celui-ci un équilibre, un balancement des mots et de la pensée parfois poussés jusqu'au mimétisme.

La présentation du volume est ici, nous semble-t-il, celle qu'a rêvée tout traducteur : commentaire — et texte chinois — en regard de la traduction, le tout dans une typographie élégante, qui s'offre en outre le luxe d'une illustration calligraphique de qualité. Il n'est pas indifférent de signaler enfin qu'une édition critique de l'ouvrage sera ultérieurement publiée par l'Institut Ricci de Taiwan, dans ses *Variétés sinologiques* : les familiers du *Lao-tseu* ne devraient pas la manquer.

***

Le Temple hindou, Centre magique du monde, par Alain DANIÉLOU (Buchet/Chastel, Paris, 1977).

Voici un livre à la fois trop riche et trop sommaire, dont on se demande si les images — au demeurant fort belles — sont destinées à l'illustration du texte, ou bien l'inverse.

L'étendue et l'habituelle sûreté des informations qu'a rassemblées sur l'Inde M. Alain Daniélou, sont bien connues. Mais c'était une gageure que de prétendre donner une idée satisfaisante de ce fascinant microcosme qu'est le temple hindou, en moins de 70 pages d'un texte très aéré. Aussi assistons-nous à un véritable feu d'artifice de notions très denses mais à peine ébauchées, qui déroute le profane, et laisse sur sa faim le lecteur plus averti. Comme à son habitude, M. Daniélou se réfère à une foule d'ouvrages de première main, qui contiennent en effet l'essentiel, mais sont pour la plupart inaccessibles. Tout est dans ce livre : la géographie sacrée, la détermination géomantique et astrologique du site, le *mandala* du temple, image de l'homme et image du Ciel, le symbolisme axial et la circumambulation, l'orientation, qui lui est liée, la montagne et la caverne, le symbolisme de l'iconographie et celui des rites, mais le tout nécessairement effleuré, ou traité en des formules trop succinctes : M. Daniélou a tant à dire, et il le dit en si peu de mots ! Un autre inconvénient du raccourci, c'est de laisser percevoir l'équivoque : ainsi n'a-t-on pas le droit de dire que l'incorporation des reliques à l'autel chrétien, ou l'*Agnus Dei*, sont des « survivances » des rites sacrificiels de l'autel védique, même s'il existe là d'évidentes correspondances; l'identité du langage symbolique, pour significative qu'elle soit, ne requiert jamais l'identité des « sources ». Était-il en outre opportun de rendre *virâla* par le « Verbe incarné » ? Il est par contre absolument légitime de comparer l'époque des grands temples de l'Inde — c'est également vrai de l'« Inde extérieure »,

et notamment d'Angkor — à l'âge contemporain des cathédrales : le parallélisme de ces « *immenses mouvements de foi populaire* » ne s'explique pas d'un mot ; l'évolution cyclique des civilisations trouve en cet étonnant phénomène une application qui reste à étudier.

Nous admettons, certes, qu'« *une connaissance approfondie des facteurs proportionnels que nous percevons dans ce que nous appelons la beauté, permet d'évoquer, de toucher, la nature essentielle des êtres, les bases mêmes de la Création* ». L'œuvre d'art — et notamment l'œuvre bâtie — est parfaite dans la mesure où elle reflète l'ordonnance du prototype divin ; par analogie, elle permet une approche du Principe créateur. « *Le temple, œuvre d'art des hommes,* dit un *Brahmana* cité dans le livre, *est une imitation des formes divines. C'est en suivant leur rythme qu'une reconstitution est effectuée dans les limites des forces humaines.* » Aussi n'est-il pas surprenant que l'édification de tel ou tel temple — à Angkor par exemple — ait été attribuée à Vishvakarma : tout temple est en quelque façon l'œuvre de Vishvakarma, dont les artisans bâtisseurs sont d'ailleurs les fils. Mais l'accent mis ici sur la *magie* rituelle et le pouvoir du temple d'« *évoquer l'invisible* » éveille de fâcheux échos spirites : qu'on ne confonde pas, de grâce, le temple hindou et celui de Cao-Dai ! Toute la différence réside, précisément, dans l'authenticité, ou dans la contrefaçon du langage symbolique utilisé.

Peut-être la brièveté de l'ouvrage suggère-t-elle à son tour un commentaire trop schématique pour en indiquer toute la substance. Un texte plus explicite, mieux équilibré, aurait sans doute fait de ce *Temple hindou* un traité d'architecture sacrée d'un intérêt décisif, servi d'ailleurs par une présentation de qualité. Ce nous semble être une bonne occasion perdue.

Pierre GRISON.

Le Directeur : A. André VILLAIN

Imprimerie SAINT-MICHEL, 5, Rue de la Harpe - Paris (5e) 3e trimestre 1978

ÉTUDES TRADITIONNELLES

Directeur-Administrateur :

A. VILLAIN

Les abonnements sont souscrits pour la période du 1er Janvier au 31 Décembre. Tous expirent avec le No de Oct. Nov. Déc.

(Seuls les abonnements renouvelés ne subissent pas d'interruption)

« Nous n'adressons pas de rappel ».

NOTES

Notre revue parait actuellement sous la forme de quatre numéros d'environ 48 pages, de Jan. à Déc.

Conditions pour 1979 :

Prix de vente du numéro au magasin .... 18,00 frs

Abonnements à la série de 4 nos

FRANCE, pris au magasin .... 60,00 frs

» » franco de port .... 78,00 frs

Départements d'Outre-Mer .... 104,00 frs

(Recommandation obligatoire comprise)

Pays voisins : Allemagne Fédérale, Angleterre, Belgique, Hollande, Italie, Luxembourg, Suisse : franco de port .... 81,00 frs

Autres Pays .... 104,00 frs

(frais de recommandation obligatoire compris)

Prix des collections anciennes :

1961 à 1974 chaque année prise au magasin .... 108,00 frs

1975 à 1978 prise au magasin .... 72,00 frs

+ frais d'expédition recommandée

Nous consulter pour l'expédition de chacune de ces années ainsi que pour les années antérieures, que nous recherchons en permanence.

Paiement par versement à notre C. C. P. PARIS 568-71 ÉDITIONS TRADITIONNELLES, ou par chèque bancaire.

P. S. — Nous n'adressons pas de spécimen, mais nous pouvons adresser un de nos exemplaire contre paiment de 18,00 Frs + 3,00 Frs pour frais d'envoi, les 18,00 Frs venant en déduction du montant de l'abonnement éventuellement souscrit.

ÉTUDES TRADITIONNELLES

79e ANNÉE OCTOBRE - NOVEMBRE - DÉCEMBRE No 462

NATURE ET ROLE DU MIRACLE

L'argument majeur en faveur du miracle se fonde sur la réalité du surnaturel et, par voie de conséquence, sur la nécessité de l'irruption du surnaturel dans l'ordre naturel. Il faut tout d'abord s'entendre sur le sens du mot « surnaturel » : le surnaturel peut être ce qui est contraire aux lois de la nature, mais il ne saurait être ce qui est contraire aux principes de l'Univers ; si nous appelons « naturel » ce qui obéit à la logique des choses, le surnaturel aussi est naturel, mais il l'est sur une échelle beaucoup plus vaste que la causalité physique. Le surnaturel est le « divinement naturel » qui, faisant irruption dans un plan de naturalité éminemment contingent et limité, contredit les lois de ce plan, non en vertu de la causalité propre à ce dernier, mais en vertu d'une causalité beaucoup moins contingente et moins limitée. Si « Dieu existe », — réellement et pleinement, et non comme la « puissance » inconsciente et passive qu'entendent les naturalistes et les déistes, — le miracle ne peut pas ne point se produire ; la transcendance aussi bien que l'immanence exigent ce mode de théophanie.

Dans l'ordre cosmogonique, le miracle se trouve préfiguré par l'irruption de la vie dans la matière, et à plus forte raison par l'irruption de l'intelligence et dans la matière et dans la vie ; le genre humain serait le miracle par excellence si la notion du miraculeux pouvait s'appliquer à des phénomènes existentiels. Sur ce plan du « miracle humain », l'irruption de la Révélation constitue un miracle de plus ; de même pour l'Intellection et pour toute autre intervention incidente du Saint-Esprit.

Car ce qui est vrai pour le macrocosme l'est également pour le microcosme : s'il y a du miraculeux qui est objectif, il y en a également qui est subjectif.

Le miracle microcosmique ou subjectif est ce qui manifeste dans l'âme le divin immanent : si le plus grand miracle dans le monde est la Révélation sous toutes ses formes, son équivalent dans l'âme sera l'Intellection et même toute inspiration extra-intellective de l'Esprit Saint. La gnose, l'extase, l'oraison sacramentelle, la sainteté, fournissent autant de preuves de la possibilité, en même temps que de la nécessité, de l'irruption du sacré dans un cosmos qui a perdu son centre, qu'il s'agisse du microcosme ou du macrocosme.

***

L'existence du miracle proprement dit est prouvée d'abord par les faits, ensuite par le consentement des peuples, et enfin par la raison. Les théologiens chrétiens semblent admettre que le miracle constitue la seule preuve de la divinité d'une doctrine, tandis que pour les Musulmans il s'impose avant tout pour prouver la véracité du messager, puis la puissance divine favorisant les saints ; simple différence d'accent ou même de mots, qui ne mérite d'être retenue qu'à titre d'information (1). Quoi qu'il en soit, si toutes les traditions se trompaient, on serait forcé de conclure que l'homme est foncièrement incapable d'objectivité, ce qui est contraire à la définition même de l'homme ; or l'humanité n'est ni assez sotte ni assez folle pour avoir cru depuis des temps immémoriaux à des phénomènes qui ne se seraient jamais produits ; ceci dit sans perdre de vue que les miracles vérifiables, et en fait rigoureusement vérifiés, se produisent encore de nos jours, donc en quelque sorte sous nos yeux.

(1) Dans la Thora, les miracles se confondent pratiquement avec les manifestations naturelles de la divine Omnipotence, mais non au point de priver la théologie juive de la notion du miracle, comme d'aucuns l'ont soutenu. Le cas du Koran est plus ou moins analogue : le mot *ayah*, « signe », s'applique aux phénomènes de la nature — y compris les capacités humaines — aussi bien qu'aux phénomènes miraculeux, et il désigne en outre les versets du Koran ; mais en règle générale, on appelle *mu'jizât* (« ce qui affaiblit » les incroyants) les miracles des prophètes, et *karâmât* (« dons de grâce ») les miracles des saints.

Le miracle est spirituellement crédible, non par son propre caractère phénoménal pris isolément, mais par sa coïncidence avec des facteurs intellectuels et moraux, qu'il est appelé à corroborer ou à prouver, précisément ; sans parler de la catalyse qu'il peut produire dans les âmes hésitantes ou endormies, ou de l'ouverture du cœur qu'il peut opérer en tout homme par un choc en profondeur, une concrétisation d'une croyance jusque là abstraite.

***

Quand on parle du miracle en soi, on doit rendre compte également, sinon de tous ses modes ou de toutes ses formes, ce qui n'est guère possible, mais des causes de sa fréquence ou au contraire de sa rareté ; car tout miracle n'est pas possible à toute époque ni dans toute situation. Il est dans la nature des choses que l'éclosion d'une religion s'accompagne d'un jaillissement de prodiges qui dure environ un millénaire, pour se tarir de plus en plus jusqu'à sa quasi-extinction vers la fin du cycle religieux, et sans qu'on puisse établir à l'intérieur de ce processus des lignes de démarcation rigoureuses ; et les miracles se raréfient en fonction, non seulement du durcissement progressif de la « substance » terrestre, mais aussi du durcissement des cœurs, les deux causes allant de pair et se déterminant mutuellement et par alternance. Il se forme entre la matière et le monde animique une « couche de glace » qui isole de plus en plus la matière du monde subtil qui l'entoure et la pénètre ; la matière se sépare de l'âme et celle-ci, à son tour, se sépare de l'esprit. Le scepticisme provoque le silence du Ciel, et ce silence à son tour favorise le scepticisme.

Un processus analogue a du reste lieu dans le cycle total de l'humanité, et aussi — avec d'évidentes réserves — dans chaque individu en tant qu'il subit tout naturellement l'enfance, la jeunesse, l'âge mûr et la vieillesse ; il se produit également, indépendamment de toute condition naturelle, chez l'homme qui ne fait rien pour se dépasser, tandis que le processus contraire a lieu lors du développement

spirituel. « A moins que vous ne deveniez comme des enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume du Ciel. »

***

C'est par l'expérience innombrable et plusieurs fois millénaire des faits miraculeux que s'explique ce trait de caractère qu'on appelle à tort ou à raison la « crédulité » ou la « soif du merveilleux » ; par la force des choses, cette expérience a laissé dans l'âme collective la nostalgie d'un paradis qui s'éloigne et dont on ne veut pas s'avouer la perte, d'autant que, précisément, il n'est pas entièrement perdu et qu'il réapparaît parfois contre toute attente. Parallèlement à l'effusion des incidents miraculeux, — dont le style varie d'ailleurs suivant la religion, — on constate, en lisant les hagiographes orientaux surtout, une sensibilité collective inconnue de nos jours (2) ; il y a aussi, certes, l'imagination créatrice de légendes. Si beaucoup de récits ne sont pas à prendre à la lettre, il y en a beaucoup d'autres qui le sont incontestablement et qui précèdent et déterminent les légendes, à commencer par des textes historiques tels que les Evangiles et les Actes des Apôtres ; et cela indépendamment du fait que, dans les Ecritures sacrées, certains prodiges n'ont qu'un caractère de symbole, du moins quand il s'agit d'événements plus ou moins « préhistoriques » dont le caractère symbolique est d'ailleurs facilement reconnaissable (3).

Un autre point à considérer ici est le suivant : quelle que puisse être la valeur phénoménale du prodige, il arrive qu'on s'étonne à bon droit d'un certain manque de sens critique de la part du chroniqueur ; bien entendu, nous parlons ici d'écrits privés et non de textes canoniques. Or il importe de ne pas perdre de vue que le sens critique, dans une ambiance intégralement croyante, sert à distinguer entre l'orthodoxie et l'hétérodoxie, la vertu et le vice, la ferveur et la tiédeur, et s'épuise pour ainsi dire dans la perception de ces alternatives ; il sert beaucoup moins à évaluer des phénomènes reconnus traditionnellement comme sacrés, ou des attitudes pieuses reconnues d'avance comme telles. Dans un climat de ferveur religieuse, un certain sens des proportions devient plus ou moins secondaire, d'autant que l'intelligence n'est pas la condition *sine qua non* du salut ; la piété justifie tout et excuse tout ; elle peut accepter non seulement les exagérations, mais même les absurdités, dans la mesure où ces excès demeurent inoffensifs sur leur plan, surtout en l'absence d'une incroyance toujours prête à tout mettre en question. Si le sens critique est plus développé en moyenne chez l'Occidental que chez l'Oriental, c'est parce que le premier a l'habitude, depuis plusieurs siècles déjà, d'un climat de scepticisme militant dont il faut prévenir les objections et les embûches.

En parlant de « sens critique », nous entendons ici un discernement s'exerçant sur le plan de la logique immédiate et empirique des choses, non sur le plan des principes dont l'Occident a trop visiblement perdu l'intuition ; et en attribuant un certain sens critique à l'Occidental, nous pensons évidemment de préférence à l'homme d'Occident qui *a priori* accepte les valeurs spirituelles et qui ainsi donne un sens à ses qualités secondaires. C'est dire que, si l'Occident a besoin du vieil Orient, l'Orient à son tour a besoin d'un certain Occident, à notre époque tout au moins. (4)

***

(2) Les hommes poussent des cris, s'évanouissent, tombent en extase, parfois meurent, sous l'effet de telle manifestation de *barakah*, parfois même à la suite d'une parole particulièrement illuminante ou percutante.

(3) Tel est notamment le cas des récits bibliques jusqu'à celui de la tour de Babel inclusivement, récits que l'on peut qualifier de « mythes » sans la moindre intention péjorative. Le mythe a ceci de particulier que d'une part la signification y prime les faits, et que d'autre part il s'applique aussi à la vie de l'âme, au niveau initiatique comme au niveau moral.

(4) Cette réserve ne doit pas nous faire oublier que les trois monothéismes sémitiques ont eu besoin, dans le passé, de l'esprit grec pour pouvoir constituer, non leurs croyances bien entendu, mais leurs théologies ; et même leurs doctrines métaphysiques, au point de vue de l'articulation conceptuelle, non à celui des vérités essentielles. Sans doute, cette influence ne fut pas intrinsèquement indispensable, mais elle fut extrinsèquement des plus utiles.